

Éthique de l'indiscernable, poétique de l'anecdote
Six mille et deux nuits sous un ciel d'orient de Christine Palmiéri, Éditions de l'Hexagone, « Écritures », 136 p.

René Lemieux

Numéro 242, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67998ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lemieux, R. (2012). Compte rendu de [Éthique de l'indiscernable, poétique de l'anecdote / *Six mille et deux nuits sous un ciel d'orient* de Christine Palmiéri, Éditions de l'Hexagone, « Écritures », 136 p.] *Spirale*, (242), 81–82.

Quand ils abordent la question de la déconstruction du christianisme, et qu'ils la relient sans détour à la « *déconstruction chrétienne* », Jacques Julien et François Nault font entendre surtout la voix de Jean-Luc Nancy. Mais aussi celle de Serge Margel, intervenant ici sur la question de l'essence et de la singularité du christianisme et faisant rebond sur l'u-topie d'un christianisme par essence situé hors-histoire, « sans temps et sans lieu ». Rien ici ne semble pouvoir être pensé sans affronter la question de la traductibilité de la religion dans le politique. Ne peut-on pas envisager « *la dimension politique de la relation à*

autrui comme "tout autre" comme une exigence venue à la politique de la religion » ? C'est ce que demandent ici les auteurs, qui retrouvent leur question dans une relecture de la théologie politique de Schmitt, discutée dans trois chapitres de l'ouvrage. Le frère, l'ami, figures centrales de cette théologie, sont aussi les figures de la théologie les plus prégnantes historiquement (les fils d'Abraham) ; ne faut-il pas les considérer dans leur pleine portée politique ? Cette question nous conduit au cœur de la réflexion sur la démocratie, sur laquelle se termine le livre. En associant la démocratie à venir et la figure messianique, conjon-

tion opérée dans le texte même de Derrida, les auteurs engagent tout ensemble les questions de l'hospitalité et de la justice. Ces derniers chapitres nous parlent dans un présent et le livre se conclut avec une force qui est justement celle de l'attente et de l'espérance. Sa nouveauté et sa fécondité ne sont pas seulement tributaires de sa forme, déjà très riche, mais surtout de l'amitié de pensée qui s'y déploie à chaque page. Si penser, c'est toujours « *penser avec* », ce dialogue en fournit une admirable confirmation. †

Éthique de l'indiscernable, poétique de l'anecdote

PAR RENÉ LEMIEUX

SIX MILLE ET DEUX NUITS SOUS UN CIEL D'ORIENT

de Christine Palmiéri

Éditions de l'Hexagone, « Écritures », 136 p.

Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie.

– Blaise Pascal, *Pensées*

Il ne faut se contenter ni de biographie ni de bibliographie, il faut atteindre à un point secret où la même chose est anecdote de la vie et aphorisme de la pensée.

– Gilles Deleuze, *Logique du sens*

La lecture d'un poème reste pour plusieurs un voyage dans un territoire étranger. Exotique, à condition qu'on donne à ce mot le sens de l'impossible réconciliation avec un milieu donné — l'impossibilité du confort. Il y a quelque chose, dans la poésie, de trop grand, de trop âpre et de trop sec — c'est un désert qui assèche la gorge et la main. On s'y perd, car on n'y trouve ce à quoi on peut s'accrocher qu'après un long cheminement : trop vaste pour être appréhendé aisément et, en même temps, trop silencieux pour qu'on puisse

en parler, répéter ce qui s'y dit, en décortiquer le sens, en analyser les parties extensives et rendre au public à la fois le même et l'autre de son ton, de sa matérialité ; le critique y trouve difficilement ce dont il a besoin pour user de la répétition et de la différence qui créera la doublure nécessaire au texte. Lire *Six mille et deux nuits sous un ciel d'Orient* de Christine Palmiéri sera, pour le lecteur, une triple expérience : la complication du poème qui n'en



est pas toujours un, l'implication du récit de soi qui prend sur lui le récit des autres, la « perpétuation » d'un regard pris dans un devenir-imperceptible, le tout, dans le repli d'une ritournelle en variations continues rythmant l'atmosphère d'un pays, le Maroc, où le sacré est à portée de voix : « *Et l'orient plie sous l'aile du muezzin...* »

« Six mille et deux nuits », c'est d'abord le nombre de « jours » que Christine Palmiéri a passé au Maroc, pays qu'elle a quitté pour immigrer au Québec en 1971. Écrit à la suite d'un retour dans ce pays il y a peu, son recueil de poésie est composé à la fois de vers libres et de courts moments de prose, et se constitue en trois grands ensembles (Zelliges, Déserts, Célébrations) qui sont autant d'individuations ou de constitutions de corpus intelligibles pris à même sa mémoire. Cette alternance entre le poème et la prose met en relief, par la forme, des moments d'indiscernabilité d'une autre nature, celle du récit en lui-même, non linéaire. Ces moments font fléchir les certitudes sur le lieu, les évidences du *je*, et même de la rationalité de l'autobiographie, aux allures parfois mystiques. On ne saurait trop dire, du point de vue du lecteur, à quel moment commence réellement le récit de la vie de la poète avec ses anecdotes, ou s'il s'agit plutôt de la fictionnalisation d'une scène tirée de sa mémoire ; à quel moment elle écrit sur le Maroc comme point de départ, ou si le Maroc est le point d'arrivée à un projet d'écriture ; à quel moment la narration est la voix de la poète, ou si les récits proviennent de ce qui hante sa mémoire, souvenirs peut-être racontés par sa mère.

CHERCHER UNE FORME

Le Maroc de Christine Palmiéri n'est pas un endroit exotique qui pourrait faire rêver ses lecteurs. Ce pays est un indiscernable et son caractère est isomorphe à l'éthique de la poète. La question posée par Palmiéri est celle-ci : Qu'est-ce que cela signifie « *vivre en étranger* » ? Ici ou ailleurs, autrefois, maintenant ou demain ? Comme elle l'écrivait à propos de la situation dans un Maroc encore colonisé par la France, il faut imaginer « *vivre sans responsabilité aucun droit ni obligation civile/ étranger à vie* ». Ce n'est pas du tout une question qui pour-

rait être mise de côté parce que dépassée, c'est la description d'une situation actuelle qui peut potentiellement s'appliquer à tous. Cette éthique, elle la partage comme autant d'anecdotes prises dans le chaos de sa mémoire, arrachées à son passé : à la limite de l'appréhensible, mais aussi, parfois, du surnaturel ou du mystérieux. Sa mémoire est un réservoir à partir duquel elle puise peu à peu des affects : « *on ne sait pas ce que l'on cherche/ on sait sans savoir/ on cherche une forme/ une mise en forme/ un ton/ qui pourrait à lui seul recréer l'atmosphère/ un ton qui aurait son propre langage/ sa propre histoire/ l'anecdote au service de la forme/ il s'agit de dire le monde intérieur/ dans une forme extérieure* ». Les anecdotes sont autant des pointes tournantes à partir desquelles tout un récit autobiographique peut avoir lieu, fonctionnant comme des éléments d'abord disparates qui composent, par la force d'un projet, une fresque, une mosaïque de petits morceaux de faïence, de cailloux, ou d'os pris au désert.

Son obsession pour le désert — « *je ne suis jamais allée au cœur du désert/ (pourtant)/ je crois que je n'en suis jamais revenue* » — devient la métaphore d'un travail sur une mémoire qui est tout aussi vaste et silencieuse. Télescopage exotique pour celle qui décrit le désert à partir du Québec, comme elle dessinait des paysages enneigés dès l'âge de cinq ans. Cette obsession l'amène à la substance du langage, le mot, sa tonalité et sa sonorité, mais aussi son silence : « *le mot/ seulement le mot/ désert/ dé-sert/ d-zr/ dz'r... se terminant par un t muet* ». Le désert est peut-être aussi un désir, qui n'est pas nécessairement celui qui s'exprime verbalement, mais celui qui se partage et se communique autrement.

La langue arabe connaît elle aussi un *t* muet (le savait-elle ?). Lorsqu'il est isolé, on en dessine le caractère comme une goutte d'eau ou une larme... Il est la marque du féminin, comme pour Zagora(t), ville à l'orée du désert et scène de plusieurs des récits de Palmiéri, mais surtout comme pour tous les noms de jeunes filles aux tabliers bleus qui peuplent ses récits — Malika(t), Khaddija(t), Rachida(t)... — et qui deviennent, sous sa plume, le matériau

nécessaire « *pour ériger des murs de mots/ pour reconstruire/ ma maison... zellige de papier* ». Un silence pour faire parler une multitude de voix. Ou, comme le disait Deleuze, « *parler pour* » une multitude qui nous habite... non pas dans le sens de parler à sa place, mais au nom de sa souffrance.

DE L'AMBIGUÏTÉ ESTHÉTIQUE COMME PERFORMANCE ÉTHIQUE

Toute l'indiscernabilité de la poétique de Palmiéri pourrait se formuler comme une ambiguïté qui n'est autre qu'un devenir-imperceptible : « *moi qui cherchais à passer inaperçue / je rêvais de n'être qu'une paire d'yeux* ». Elle a pour corollaire une éthique qui ne fonctionne ni dans une logique du droit ni dans celle d'un privilège, logiques qui relèvent toutes deux d'un principe de reconnaissance. Parler de son expérience comme elle le fait, tirer de sa mémoire des anecdotes pour en faire tout un récit en entrelacs, cela ne se veut pas du tout une image spéculaire pour se regarder à nouveau. En fait, c'est une véritable méthode (*meth'odos* : la recherche d'une voie), un itinéraire annoncé pour parcourir à notre tour les déserts mémoriels que chacun doit traverser, un apprentissage de la lecture qui est avant tout une lecture du lecteur. Son recueil est une invitation — pour tout le monde et pour personne — à développer une écriture qui élève les fragments de vie au statut d'aphorisme éthique. Ses anecdotes ne sont pas des anecdotes, mais des tracés dans le monde. Palmiéri a affronté le monde, comme chacun doit le faire, et a traversé l'Atlantique à trois reprises pour nous raconter son voyage qui nous enseigne que les grands espaces infinis de Pascal ne sont pas seulement dans l'extension du monde, mais dans l'intensité du *je*, dans la tension entre la mémoire et ses oublis. Se dépendre de sa vie pour apprendre à vivre, c'est la leçon de ce livre. †